

# LA PHILOSOPHIE DANS LA CITÉ : DÉMOCRATIE ET RHÉTORIQUE

## Indice generale

Syllabus.....	2
<b>Introduction   Contexte historique.....</b>	<b>3</b>
La naissance de la <i>polis</i> en Grèce ancienne.....	3
<b>1. La parole comme seuil de l'humain.....</b>	<b>4</b>
L'homme comme <i>zoon politikon</i> .....	4
Langage, langue et parole.....	5
<b>2. La parole comme instrument de pouvoir : la rhétorique des sophistes.....</b>	<b>6</b>
L'émergence des sophistes : maîtres de la persuasion.....	6
Le rôle ambivalent des sophistes. Les exemples de Protagoras et Gorgias.....	7
Protagoras : le relativisme et la mesure de l'homme.....	7
Gorgias : la puissance de la parole comme force.....	8
La rhétorique entre éthique et persuasion.....	8
La rhétorique au service de la cité.....	9
La parole entre manipulation et vérité.....	9
<b>3. La parole comme instrument de connaissance : la dialectique.....</b>	<b>11</b>
L'idéal de vérité.....	11
La parole orientée vers le bien commun.....	12
La réhabilitation de la rhétorique.....	12
La parole au service de la vérité : dialectique et maïeutique.....	13
<b>4. La cité entre utopie et idéal.....</b>	<b>15</b>
Analyse de l'utopie platonicienne : la cité idéale et La République.....	16
L'utopie platonicienne et la critique de la démocratie.....	17
Critiques et héritages de l'utopie platonicienne.....	17
Bibliographie.....	18

## Syllabus

### Références au programme

Les pouvoirs de la parole ; Les représentations du monde.

### Objectifs pédagogiques

- Reconnaître les contextes historiques qui ont caractérisé le développement de la démocratie.
- Distinguer les fondements conceptuels du discours rhétorique et de la dialectique.

### Exercices et évaluation finale

- Évaluation à la fin du module. Texte philosophique avec questions d'interprétation et de réflexion.

### Contenu du cours

Ce cours présente les fondements de la pensée politique en examinant les conceptions philosophiques sur la cité et sur la démocratie. On va mettre en lumière la progression de la pensée politique de ses origines en Grèce (Platon, Aristote) et la contribution du discours écrit et oral à la vie politique.

## Introduction | Contexte historique

### La naissance de la *polis* en Grèce ancienne

La *polis*, ou cité-État, émerge en Grèce à l'époque archaïque (VIII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles av. J.-C.) comme une nouvelle forme d'organisation politique, économique et sociale. Cette structure repose sur l'idée de communauté autonome, centrée sur un espace urbain organisé autour de l'agora (place publique) et de sanctuaires religieux. La *polis* n'est pas seulement un lieu géographique, mais une entité politique où les citoyens partagent des droits et des devoirs. Athènes est l'exemple emblématique de cette évolution, en particulier à partir des réformes de Clisthène (VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) qui jettent les bases de la démocratie. Ce système accorde un rôle central à l'assemblée des citoyens (*ecclesia*), au débat public et à la participation directe aux décisions politiques. La démocratie athénienne repose sur l'idée que chaque citoyen possède le droit et le devoir de contribuer à la délibération collective, par le biais de la parole et de la persuasion.

## 1. La parole comme seuil de l'humain

La parole, entendue comme capacité unique de l'être humain à articuler des pensées et à les exprimer, marque une frontière fondamentale entre l'humain et l'animal. Si, comme le souligne Aristote, l'homme est un animal politique, c'est parce qu'il est doté du *logos*, cette faculté de langage qui lui permet de délibérer, argumenter, et construire une vie en communauté. La parole devient alors le seuil de l'humain, non seulement comme outil de communication, mais aussi comme fondement de la pensée et du vivre-ensemble. Selon Georges Gusdorf, le langage est un préalable à la pensée car nous ne pensons qu'à travers des mots. La parole est le lieu où se manifeste l'intelligence humaine, dans sa capacité à organiser le monde et à le rendre intelligible. Contrairement aux autres formes de vie, l'homme ne se contente pas de réagir à son environnement. Par la parole, il le nomme, lui donne un sens, et établit une relation avec les autres et avec lui-même.

Gusdorf insiste également sur le caractère relationnel de la parole. Celle-ci n'est jamais solitaire : elle engage une rencontre avec autrui, une ouverture au dialogue. Dans la *\*polis\** grecque, cette dimension relationnelle se manifeste pleinement dans l'espace public, où les citoyens se rencontrent pour délibérer sur les affaires communes. La parole devient ainsi un seuil non seulement entre l'humain et l'animal, mais entre le particulier et l'universel, entre l'individu et la communauté. Pour revenir à Aristote, la parole n'est pas seulement un moyen d'échanger des informations, mais un instrument pour juger du juste et de l'injuste, du bien et du mal. Ce pouvoir de la parole est ce qui rend possible la vie en communauté politique : la *polis*. Sans la parole, la coopération humaine resterait limitée à des interactions purement instinctives, comme celles des animaux sociaux. Avec elle, l'homme devient un être politique, capable de construire une cité où règnent des lois, une justice et une organisation rationnelle.

La parole, en tant que seuil de l'humain, engage également une dimension éthique. Par elle, l'homme n'est pas seulement un être pensant, mais aussi un être responsable. Elle oblige à rendre compte de ses actes, à s'expliquer et à écouter autrui. Dans ce sens, la parole n'est pas qu'un outil ; elle est un engagement, un lieu de reconnaissance mutuelle et de respect. En faisant de la parole le seuil de l'humain, on met en lumière sa double nature : elle est à la fois le fondement de la pensée et le cœur du lien social. C'est par la parole que l'homme se distingue des autres êtres vivants et qu'il construit un monde où le dialogue, la délibération et la justice sont possibles. Plus qu'un simple moyen d'expression, elle est l'essence même de l'humanité.

Texte G. Gusdorf | fichier pdf | télécharger ici :

[https://organon.uzeta.eu/wp-content/uploads/sites/2/2024/11/gusdorf\\_parole\\_seuil.pdf](https://organon.uzeta.eu/wp-content/uploads/sites/2/2024/11/gusdorf_parole_seuil.pdf)

## L'homme comme *zoon politikon*

Dans les *Politiques*, Aristote définit l'homme comme un *zoon politikon*, un « animal politique ». Cette expression souligne que l'être humain est naturellement destiné à vivre en communauté. Pour Aristote, la *polis* est le cadre naturel où les individus réalisent leur potentiel, notamment grâce à la parole (*logos*), qui distingue les humains des autres animaux, dont la capacité d'expression est limitée à la *phone*, la voix. Le *logos* permet à l'homme de délibérer sur le juste et l'injuste, le bien et le mal, et de collaborer pour construire une communauté orientée vers le bien commun. Ainsi, la parole n'est pas simplement un

outil de communication, mais l'instrument par excellence de la vie politique et de l'organisation collective.

## Langage, langue et parole

Dans *La parole*, Georges Gusdorf propose une réflexion approfondie sur le rôle du langage, de la langue et de la parole dans l'existence humaine et sociale. Il distingue :

- Le langage, comme faculté universelle propre à l'humanité, qui permet de structurer la pensée et d'exprimer le monde.
- La langue, qui représente les systèmes spécifiques, codifiés et partagés par une communauté, comme le grec ou le latin.
- La parole, qui est l'acte individuel et vivant d'expression et de communication.

Pour Gusdorf, la parole est le lieu de l'échange humain, de la rencontre des consciences. Dans le contexte de la *polis* grecque, la parole acquiert une dimension politique unique : elle devient le moyen par lequel les citoyens délibèrent, persuadent et prennent des décisions collectives. Ce pouvoir de la parole est au cœur de la démocratie athénienne, où le débat et l'argumentation structurent la vie publique.

## 2. La parole comme instrument de pouvoir : la rhétorique des sophistes

Dans les démocraties grecques, la parole est un outil central du pouvoir, notamment à travers les pratiques et enseignements des sophistes. Ceux-ci, en valorisant l'art de persuader par le discours, développent une conception pragmatique de la parole qui met en lumière une tension essentielle : persuader ou convaincre. Tandis que la persuasion s'adresse principalement aux émotions et cherche à obtenir l'assentiment par des moyens rhétoriques, la conviction repose sur une argumentation rationnelle et vise à établir une vérité partagée.

Les sophistes, souvent accusés de privilégier la persuasion au détriment de la vérité, transforment l'usage de la parole en un instrument d'influence au service du succès. Cette approche est analysée à travers les figures de Gorgias et Protagoras, les critiques formulées par Jacqueline de Romilly (*Les grandes sophistes dans l'Athènes de Périclès*), et la théorie rhétorique d'Aristote (ethos, pathos, logos), qui propose une tentative de réhabilitation éthique de la rhétorique.

La Grèce du Ve siècle avant J.-C. est le théâtre d'une révolution politique et culturelle sans précédent : l'émergence de la démocratie, en particulier à Athènes. Ce système repose sur la participation active des citoyens aux décisions publiques, qu'il s'agisse de délibérations à l'assemblée (*ecclesia*) ou de plaidoyers devant les tribunaux (*dikasteria*). Dans ce contexte, la parole devient un outil essentiel du pouvoir. La capacité à bien parler, à persuader et à influencer les autres, se révèle indispensable pour jouer un rôle dans la vie politique et juridique.

La démocratie athénienne accorde une place centrale au débat public. L'égalité devant la loi (*isonomie*) et le droit de parole (*isegoria*) sont les principes fondateurs du régime démocratique. Chaque citoyen, quelle que soit sa richesse ou son statut social, peut prendre la parole pour défendre ses idées ou plaider une cause. Cependant, dans une société où l'oralité domine, l'efficacité du discours repose autant sur sa forme que sur son contenu. La maîtrise de la parole devient donc une compétence stratégique, et ceux qui en détiennent les secrets gagnent un pouvoir considérable.

### L'émergence des sophistes : maîtres de la persuasion

C'est dans ce contexte que surgissent les sophistes, des enseignants itinérants qui, contre rémunération, forment les citoyens à l'art de parler et de convaincre. Les sophistes ne se contentent pas d'enseigner la grammaire ou la rhétorique : ils proposent une réflexion approfondie sur la nature du langage, sur la relativité des opinions et sur le pouvoir de la persuasion.

Jacqueline de Romilly, dans *Les grandes sophistes dans l'Athènes de Périclès*, souligne que ces penseurs, bien qu'ambigus, incarnent une révolution intellectuelle : ils déplacent le centre d'intérêt des grandes questions cosmiques et métaphysiques des présocratiques vers l'homme et la cité. En mettant l'accent sur la parole comme outil de persuasion, ils révèlent son double potentiel : elle peut éclairer et rassembler, mais aussi manipuler et diviser.

Les sophistes développent une approche pragmatique de la parole. Pour Gorgias, par exemple, la parole est une force capable de modeler les esprits, indépendamment de la vérité qu'elle véhicule. Protagoras, quant à lui, célèbre le relativisme en affirmant que « l'homme est la mesure de toutes choses », plaçant ainsi l'opinion individuelle au cœur des débats. Cette conception suscite de vives critiques, notamment

de la part de philosophes comme Socrate, Platon et Aristote, qui reprochent aux sophistes de réduire la parole à un simple instrument de pouvoir, détaché de toute recherche de vérité.

Les sophistes jouent un rôle crucial dans l'Athènes démocratique : en formant les citoyens à l'art oratoire, ils participent à l'élargissement des capacités d'expression politique. Cependant, leur influence soulève des questions éthiques. La distinction entre persuader (par le jeu des émotions) et convaincre (par l'argumentation rationnelle) est au cœur de la critique qui leur est adressée. Le risque, dans une société fondée sur la parole, est que le discours serve des intérêts personnels plutôt que l'intérêt commun.

## Le rôle ambivalent des sophistes. Les exemples de Protagoras et Gorgias

Parmi les sophistes qui sont passés par Athènes à cette époque, Gorgias et Protagoras incarnent deux aspects complémentaires de la rhétorique sophiste : l'un met en avant la puissance émotionnelle et performative de la parole, l'autre explore ses implications philosophiques et éthiques. Tous deux ont joué un rôle clé dans les démocraties grecques, où leur enseignement a permis à de nombreux citoyens de participer activement aux débats publics.

Cependant, leur héritage est controversé. En privilégiant la persuasion et l'efficacité du discours, ils contribuent à renforcer la puissance de la parole comme instrument de pouvoir, mais au prix d'un possible éloignement de la vérité. Leur pensée, bien qu'elle ait enrichi le paysage intellectuel de leur époque, reste un sujet de réflexion critique pour interroger les usages contemporains du langage, qu'ils soient politiques, médiatiques ou juridiques.

### Protagoras : le relativisme et la mesure de l'homme

Protagoras (v. 490-420 av. J.-C.), originaire d'Abdère, est célèbre pour sa maxime : « L'homme est la mesure de toutes choses, de celles qui sont parce qu'elles sont, de celles qui ne sont pas parce qu'elles ne sont pas. » Cette formule exprime une position relativiste selon laquelle il n'existe pas de vérité absolue, mais uniquement des vérités relatives aux individus et aux contextes.

En tant que sophiste, Protagoras enseigne l'art de développer des arguments pour soutenir des points de vue opposés, une pratique qu'il nomme l'antilogie. Cette méthode souligne l'idée que tout discours peut être défendu ou réfuté, selon les besoins. Cette approche a une double conséquence :

1. Elle valorise la diversité des perspectives et encourage la tolérance intellectuelle.
2. Elle soulève des questions éthiques : si toute opinion peut être défendue, comment distinguer le juste de l'injuste, le vrai du faux ?

Dans le dialogue *Protagoras* de Platon, le sophiste est présenté comme un maître de la rhétorique, capable de captiver et de persuader ses auditeurs par la force de son éloquence. Cependant, Socrate, fidèle à son approche dialectique, critique le relativisme de Protagoras. Pour lui, cette position compromet la possibilité de fonder une communauté sur des valeurs partagées et une vérité commune.

## Gorgias : la puissance de la parole comme force

Gorgias (v. 485-380 av. J.-C.), originaire de Léontinoi en Sicile, est l'un des sophistes les plus célèbres. Son œuvre, en particulier son discours intitulé *Éloge d'Hélène*, illustre parfaitement sa conception de la parole. Il y défend Hélène, accusée d'être responsable de la guerre de Troie, en démontrant que ses actions sont le fruit de causes extérieures, parmi lesquelles la puissance irrésistible du langage.

Pour Gorgias, la parole est une force (*dynamis*) capable de modeler la pensée et les émotions des auditeurs, parfois indépendamment de la vérité. Il compare les effets de la parole à ceux des drogues : tout comme un médicament peut guérir ou tuer, un discours peut convaincre ou manipuler. Cette conception montre un détachement radical de la parole vis-à-vis de la vérité objective. Ce qui importe n'est pas la véracité du discours, mais son efficacité. La célèbre formule de Gorgias, « la parole est un grand maître », résume cette vision.

Dans le *Gorgias* de Platon, le personnage éponyme incarne cette approche instrumentale de la parole. Socrate, en opposant à Gorgias une conception philosophique de la parole tournée vers la recherche de la vérité, critique vivement cette vision, qu'il considère dangereuse pour la démocratie. Selon Socrate, une rhétorique déconnectée de la vérité devient un outil de manipulation, au service de l'ambition personnelle plutôt que du bien commun.

## La rhétorique entre éthique et persuasion

Aristote (384-322 av. J.-C.) propose une réflexion systématique sur la rhétorique, qu'il définit comme *l'art de persuader*. Contrairement à Platon, qui considère souvent la rhétorique comme une forme de manipulation, Aristote en reconnaît la légitimité lorsqu'elle est mise au service de la vérité et du bien commun. Dans son traité *Rhétorique*, il cherche à établir une théorie équilibrée, où la parole est à la fois un outil de persuasion et un moyen d'accéder à une forme de justice.

Pour Aristote, la rhétorique n'est pas un art de tromper, mais un prolongement de la dialectique. Alors que la dialectique s'adresse à un auditoire spécialisé en quête de vérité, la rhétorique vise un public plus large et cherche à adapter le discours à ses auditeurs. Ce caractère pragmatique confère à la rhétorique une dimension éthique : elle doit être utilisée de manière juste et raisonnable, sans manipuler l'auditoire.

Aristote identifie trois modes principaux de persuasion, qui définissent les éléments fondamentaux d'un discours efficace : *ethos*, *pathos* et *logos*.

1. ***Ethos* (crédibilité de l'orateur)** : L'orateur doit inspirer confiance à son auditoire en démontrant son caractère moral, sa compétence et sa bienveillance. La crédibilité personnelle de l'orateur est un élément clé pour persuader sans recours à la contrainte ou à la manipulation. Pour Aristote, un bon discours ne peut émaner que d'un orateur intègre, car le caractère de l'orateur influence directement la réception de son message.
2. ***Pathos* (émotions de l'auditoire)** : L'orateur doit savoir susciter des émotions appropriées pour toucher son public. Selon Aristote, les émotions influencent les jugements humains, et un discours efficace doit les mobiliser de manière stratégique, tout en respectant une juste mesure. Cependant, il met en garde contre un usage excessif des émotions, qui pourrait détourner le discours de sa finalité éthique.



3. **Logos (logique du discours)** : Le logos désigne la structure rationnelle et argumentative du discours. Il repose sur des preuves, des démonstrations et des raisonnements logiques. Pour Aristote, le logos est le mode de persuasion le plus noble, car il s'appuie sur la vérité et la raison, plutôt que sur des artifices rhétoriques.

### La rhétorique au service de la cité

Aristote voit dans la rhétorique un outil nécessaire à la vie démocratique. Elle permet de débattre des affaires publiques, de défendre des causes dans les tribunaux et d'élaborer des lois justes. Dans ce contexte, la rhétorique devient un art de gouverner les âmes et de maintenir l'ordre dans la cité. Cependant, son efficacité dépend de l'équilibre entre *ethos*, *pathos* et *logos*.

Contrairement aux sophistes, Aristote cherche à donner un cadre éthique à l'usage de la parole. Il rejette la rhétorique purement manipulatrice et plaide pour un discours fondé sur la raison, mais sensible aux besoins et aux émotions de l'auditoire. Cette vision modérée de la rhétorique offre une alternative aux excès des sophistes tout en reconnaissant la complexité des interactions humaines.

La conception aristotélicienne de la rhétorique soulève plusieurs questions éthiques et philosophiques :

- Comment garantir que l'*ethos* de l'orateur ne soit pas simulé ou trompeur ?
- Dans quelle mesure le recours au *pathos* peut-il être compatible avec une recherche de vérité ?
- Le *logos* suffit-il à convaincre un auditoire dans une société où les émotions dominent souvent la raison ?

En réconciliant rhétorique et philosophie, Aristote propose une voie médiane entre l'approche manipulatrice des sophistes et la condamnation radicale de Platon. Son analyse, toujours actuelle, éclaire les enjeux contemporains de la communication, qu'il s'agisse de discours politiques, publicitaires ou médiatiques. La rhétorique, pour Aristote, n'est pas seulement un art de convaincre, mais une pratique au cœur du lien social et du vivre ensemble dans la cité.

### La parole entre manipulation et vérité

La parole occupe une place centrale dans la cité, en tant qu'instrument de communication, de débat et de gouvernance. Cependant, son rôle oscille entre deux pôles opposés : elle peut être un outil de manipulation, servant des intérêts particuliers, ou un vecteur de vérité, orienté vers le bien commun.

D'un côté, la parole est souvent utilisée pour séduire, influencer, voire tromper. Les sophistes, avec leur rhétorique brillante et leur relativisme, ont montré comment le langage pouvait devenir une arme de pouvoir, façonnant les opinions sans se soucier de la vérité. Dans une démocratie comme celle d'Athènes, cet usage manipulateur a pu renforcer l'emprise de certains orateurs sur les masses, exploitant les émotions au détriment d'un jugement éclairé.

D'un autre côté, la parole peut être un outil de vérité et de justice, comme le défend Aristote. Lorsqu'elle est guidée par la raison (*logos*) et portée par un orateur intègre (*ethos*), elle devient un moyen de construire des consensus, de résoudre les conflits et de promouvoir une réflexion commune. Pour Aristote, la rhétorique, bien employée, est un art noble qui sert la cité en rendant la vérité accessible à tous, même à ceux qui ne maîtrisent pas les subtilités de la dialectique.

Ainsi, la parole est à la fois puissance et responsabilité. Elle peut autant diviser que rassembler, autant manipuler que révéler. La question n'est donc pas seulement celle de sa nature, mais celle de son usage. Une cité véritablement démocratique exige une éducation à la parole, qui développe à la fois l'esprit critique des citoyens et l'éthique des orateurs. C'est en trouvant cet équilibre que la parole peut dépasser ses ambiguïtés pour devenir l'un des piliers du vivre ensemble.

### 3. La parole comme instrument de connaissance : la dialectique

La rhétorique, telle qu'elle était pratiquée par les sophistes, soulève des interrogations profondes sur le rôle et les objectifs de la parole dans la cité. Socrate et Platon, en adversaires résolus de la sophistique, s'opposent à une parole orientée uniquement vers la persuasion. Ils plaident pour une parole philosophique, tournée vers la vérité et le bien commun, et qui seule peut véritablement guider les citoyens vers une vie juste et harmonieuse.

Dans le *Gorgias*, Socrate affronte le célèbre sophiste Gorgias et ses disciples. Il y dénonce la rhétorique comme une forme de *flatterie*, dont le but n'est pas de rechercher la vérité, mais de séduire et de manipuler les auditeurs. Socrate la compare à une sorte de *cuisine de l'âme*, une technique qui plaît mais ne nourrit pas réellement l'esprit. Socrate oppose cette pratique à une parole philosophique, qu'il définit comme une recherche de la vérité et du bien. Selon lui, une rhétorique qui ne se préoccupe pas de la justice conduit à une vie désordonnée et immorale. La question fondamentale qu'il soulève est celle de la finalité de la parole : doit-elle servir les intérêts personnels de l'orateur ou viser le bien de l'âme et de la communauté ?

« La rhétorique n'est donc pas un art, Gorgias, mais une routine, une activité qui produit une sorte de flatterie. [...] La cuisine, par exemple, est une routine qui vise le plaisir, et non un art ; or elle prétend être l'art médical, tout comme la rhétorique prétend être une partie de la politique, alors qu'elle n'en est qu'une caricature. [...] Je dis donc qu'elle n'a aucun souci de ce qui est bon, mais qu'elle convoite toujours ce qui plaît ».

Platon, *Gorgias*, 462b-465d.

#### L'idéal de vérité

Dans *La République*, Platon conçoit la philosophie comme un chemin vers la vérité absolue, une quête qui distingue le philosophe des autres citoyens, notamment des sophistes et des rhéteurs. Cette réflexion culmine dans l'allégorie de la caverne (Livre VII), qui symbolise la condition humaine face à la connaissance et à l'ignorance.

Platon critique ainsi la rhétorique sophistique, qui enferme les hommes dans le domaine des apparences, et valorise la philosophie, qui les libère en les orientant vers le réel. L'allégorie de la caverne illustre le contraste entre deux formes de discours et deux rapports au réel : la vision rhétorique du sophiste, qui manipule les apparences/opinions et favorise l'illusion ; et la méthode dialectique du philosophe qui veut s'élever vers une compréhension authentique du réel.

Le discours sophistique et rhétorique est associé aux ombres projetées sur la paroi de la caverne. Ce sont des illusions qui séduisent et captivent les prisonniers, sans jamais les conduire à la vérité. Les sophistes exploitent ces apparences, manipulant les croyances et les émotions pour asseoir leur pouvoir.

Le discours philosophique, en revanche, est celui de celui qui se libère des chaînes, sort de la caverne et contemple la lumière du soleil, symbole du bien et de la vérité ultime. Le philosophe, par son effort intellectuel, accède aux essences, aux idées véritables, et revient dans la caverne pour guider les autres.

Platon développe l'idée que seuls les philosophes, en raison de leur accès aux vérités universelles, sont aptes à gouverner. Les philosophes-rois incarnent cette parole tournée vers le vrai, à l'opposé des discours sophistiques, qui ne font qu'exploiter les passions et les préjugés du peuple.

### La parole orientée vers le bien commun

Platon applique cette distinction à la politique. Dans sa cité idéale, le pouvoir ne doit pas revenir à ceux qui maîtrisent l'art de la persuasion, mais à ceux qui cherchent et connaissent la vérité : les philosophes-rois. Ces derniers, en raison de leur accès au monde des idées, sont les seuls capables de gouverner selon la justice. La parole du philosophe-roi diffère fondamentalement de celle du sophiste, car elle ne vise pas à plaire ou à manipuler, mais à enseigner et à guider en s'appuyant sur des principes universels et rationnels, et non sur les passions ou les intérêts particuliers. Platon rejette ainsi la démocratie telle qu'elle était pratiquée à Athènes, où les rhéteurs, par leur maîtrise de la parole, pouvaient manipuler les foules. Pour lui, la véritable cité doit être dirigée par ceux qui s'élèvent au-dessus des illusions et des préjugés, pour contempler les vérités éternelles.

Cet idéal de vérité implique une transformation de la fonction même de la parole. Dans la cité gouvernée par des philosophes, la parole devient un instrument de progrès collectif, guidant chaque citoyen vers une vie juste et harmonieuse. Contrairement à la rhétorique sophistique, qui divise et trompe, la parole philosophique unit et élève. Platon montre que la vérité n'est pas qu'une question individuelle, mais un principe fondateur pour la communauté. En ce sens, la parole philosophique, tournée vers la vérité, est la condition d'une cité juste.

### La réhabilitation de la rhétorique

Dans le *Phèdre*, Platon adopte une position plus modérée sur la rhétorique que dans ses critiques virulentes du *Gorgias*. Si la rhétorique sophistique est souvent présentée comme une pratique manipulatrice et étrangère à la vérité, Platon envisage dans ce dialogue une possible réhabilitation de cet art, à condition qu'il repose sur des bases philosophiques solides.

Dans un premier temps, Socrate rejette la rhétorique classique, qui vise uniquement à persuader sans considération pour la vérité ou la justice. Il critique les rhéteurs pour leur focalisation sur les moyens de plaire à leurs auditeurs et leur ignorance des vérités fondamentales sur la nature humaine et le bien.

Ce rejet repose sur deux points principaux : l'absence de contenu et le danger pour la vie publique. Selon Platon, la rhétorique, telle qu'elle est pratiquée par les sophistes, ne cherche pas à éduquer ou à enrichir l'âme, mais à manipuler les opinions en fonction des intérêts du locuteur. Par conséquent, un discours dénué de fondements éthiques et philosophiques peut pervertir la démocratie en détournant les citoyens du bien commun.

Cependant, Socrate ouvre la voie à une réhabilitation de la rhétorique lorsqu'il propose une vision renouvelée de cet art. Dans cette perspective, la rhétorique véritable ne se réduit pas à un savoir-faire technique, mais exige une connaissance approfondie de l'âme humaine (*psychè*) et de ses besoins. En fait, Socrate établit ce principe fondamental : il faut connaître la nature de l'âme, afin de l'orienter vers le bien. Toute parole persuasive doit être adaptée à la nature et à l'état psychologique de celui qui l'écoute. Le véritable orateur est donc aussi un philosophe, capable de comprendre les structures de l'âme et ses

différents aspects. La rhétorique authentique n'a donc pas pour but de flatter ou de séduire, mais de conduire l'âme vers la vérité et la justice. Elle devient alors un moyen d'éducation et d'élévation morale.

Platon illustre cette conception dans la discussion sur l'amour, qui constitue un fil conducteur du dialogue. Socrate établit un parallèle entre l'art de la rhétorique et la relation entre l'amant et l'aimé : de même que l'amant véritable cherche à éveiller l'âme de son aimé pour l'élever vers le bien, l'orateur-philosophe utilise la parole pour orienter son auditoire vers la vérité. Cet usage de la parole repose sur une bienveillance authentique et sur une recherche partagée de ce qui est juste et bon. Platon montre ainsi que la rhétorique, loin d'être intrinsèquement mauvaise, peut devenir un outil puissant au service de la philosophie lorsqu'elle est guidée par un amour de la vérité.

En réhabilitant la rhétorique, Platon redéfinit ses fondements. La rhétorique n'est pas qu'un art de persuasion au sens sophistique, mais aussi un art de communication basé sur la connaissance et la moralité. Elle exige donc une maîtrise des concepts philosophiques et une capacité à distinguer le vrai du faux, le juste de l'injuste. Cette vision de la rhétorique ne s'oppose pas à la philosophie, mais s'intègre à elle comme une méthode pour transmettre le savoir et inspirer la vertu.

## La parole au service de la vérité : dialectique et maïeutique

Chez Socrate, la parole occupe une place centrale dans la quête de la vérité, non pas comme simple outil de persuasion, mais comme moyen d'éveil et d'élucidation. Contrairement aux sophistes, qui utilisent le langage pour manipuler les opinions, Socrate conçoit la parole comme un instrument d'élévation de l'âme vers la connaissance.

La méthode socratique repose sur la dialectique, un processus d'échange rationnel dans lequel le dialogue permet de questionner les opinions reçues et de dégager progressivement un savoir authentique. Par le biais de questions et de réponses, Socrate guide son interlocuteur à travers un cheminement intellectuel qui révèle les incohérences ou les faiblesses des croyances initiales. La vérité, pour Socrate et Platon, n'est pas une simple information extérieure à découvrir, mais une *aletheia*, un dévoilement de ce qui était caché. La parole joue ici un rôle clé : elle met au jour la vérité que l'âme porte déjà en elle. Loin d'imposer une vérité extérieure, Socrate aide l'interlocuteur à la révéler. Le langage devient l'instrument par lequel s'opère cette révélation. Il permet d'exprimer des idées, de les clarifier et de les confronter, rendant ainsi possible l'accès à des vérités universelles.

La maïeutique, ou « art d'accoucher », illustre parfaitement cette vision de la parole comme moyen de révéler la vérité. Socrate se compare à une sage-femme, dont la tâche n'est pas de transmettre un savoir, mais d'aider les autres à faire émerger la vérité qu'ils portent en eux. Il se définit « accoucheur d'esprits ». Dans ses dialogues, Platon met en scène des situations qui présentent Socrate qui incite son interlocuteur à réfléchir par lui-même, à dépasser ses certitudes superficielles et à accéder à une compréhension plus profonde. La vérité est considérée comme déjà présente dans l'âme humaine, mais voilée par l'ignorance, les préjugés ou les illusions. La parole, par l'intermédiaire du questionnement socratique, agit comme une lumière qui dissipe les ténèbres et fait apparaître ce qui était caché.

Pour Socrate et Platon, le langage n'est pas un simple outil fonctionnel, mais une expression de l'âme. La parole reflète la pensée et permet de partager une recherche commune de la vérité. Il est à la fois l'instrument par lequel on peut établir un lien entre l'intériorité et le monde extérieur et, par conséquent, il a aussi une signification « politique » : le langage exprime les pensées profondes et les idées latentes,

mettant en lumière ce qui se trouve à l'intérieur de l'être humain, par conséquent la recherche de la vérité nécessite un dialogue, une interaction avec autrui. La parole, en tant que moyen de communication, permet de confronter les idées, de les affiner et de tendre vers une vérité universelle. Dans cette vision, la parole est bien plus qu'un instrument pratique : elle devient une force qui transforme et élève l'âme. En s'engageant dans la dialectique et la maïeutique, l'individu ne fait pas qu'apprendre ou comprendre, il s'améliore moralement et spirituellement.

## 4. La cité entre utopie et idéal

Dans *Histoire de l'utopie*, Jean Servier consacre une analyse riche à l'utopie platonicienne, qu'il considère comme l'une des premières grandes tentatives de réflexion sur la cité idéale. Jean Servier considère *La République* de Platon comme une œuvre fondatrice dans l'histoire des utopies. Pour lui, Platon ne se contente pas de rêver une société meilleure : il construit un modèle rigoureux, rationnel, qui répond aux désordres de son époque. L'utopie platonicienne, contrairement à d'autres utopies plus imaginatives ou poétiques, repose sur une logique stricte, où chaque aspect de la vie collective est pensé en fonction d'un idéal supérieur, celui de la justice. Selon Servier, cette approche donne à l'utopie platonicienne une place unique dans l'histoire de la pensée, car elle mêle philosophie, politique et morale, tout en posant la question de la nature humaine et de sa capacité à vivre selon un ordre idéal.

Servier met en lumière l'idée que la cité idéale est l'incarnation d'une vision cosmologique et métaphysique. Dans le cas de la cité tripartite de Platon (philosophes-rois, guerriers, producteurs), la cité reflète la structure de l'âme humaine et, au-delà, l'ordre du cosmos. Platon envisage une société organisée comme un tout harmonieux, où chaque partie trouve sa place dans une hiérarchie naturelle. Servier souligne que cette vision hiérarchique de la société est typique des utopies antiques, où l'ordre social et politique est toujours conçu comme une reproduction de l'ordre naturel ou divin.

Un des aspects essentiels que Jean Servier identifie dans l'utopie platonicienne est son caractère immuable. Platon cherche à bâtir une cité parfaite, figée dans son organisation, protégée des aléas de l'histoire et des passions humaines. Ce rejet du changement, selon Servier, reflète une méfiance à l'égard de la démocratie athénienne, perçue par Platon comme instable et chaotique. Pour Servier, cette quête de stabilité absolue est une constante dans les utopies, mais elle pose problème. L'immobilisme de la cité idéale risque de conduire à une société rigide, incapable de s'adapter aux besoins réels des individus.

Jean Servier souligne que l'utopie platonicienne repose sur un effacement partiel de l'individu au profit du collectif. La division des rôles, la suppression de la propriété privée et de la famille pour les classes dirigeantes, ainsi que la centralité de l'éducation collective, témoignent d'un sacrifice de la liberté individuelle au service de l'harmonie de la cité. Pour Servier, cet aspect est une des grandes tensions de *La République*. Bien que Platon cherche à établir une cité juste, il semble ignorer les aspirations individuelles et les dynamiques conflictuelles propres à toute société humaine. Cette tension, d'ailleurs, sera reprise et critiquée dans les utopies modernes, qui tenteront de concilier l'idéal collectif avec le respect des libertés individuelles.

Enfin, Servier situe *La République* dans la continuité des utopies antiques et en fait un point de départ pour les utopies modernes. Il note que l'idée de Platon selon laquelle la cité idéale repose sur une connaissance rationnelle (celle des philosophes-rois) se retrouve dans des œuvres comme *L'Utopie* de Thomas More ou *La Cité du Soleil* de Campanella. Pour Servier, *La République* n'est pas seulement une réflexion sur la cité idéale, mais aussi une interrogation sur les limites de l'utopie elle-même. Platon pose les bases d'une tradition utopique qui vise à ordonner la société selon des principes rationnels et universels, mais il soulève aussi des questions cruciales sur la place de l'individu, le rôle de la liberté, et les dangers d'une quête excessive de perfection. Ainsi, Jean Servier reconnaît dans l'utopie platonicienne une œuvre à la fois fondatrice et ambivalente, qui incarne les aspirations les plus élevées de l'humanité tout en révélant les risques inhérents à toute tentative de construire un monde parfait.

## Analyse de l'utopie platonicienne : la cité idéale et La République

L'utopie politique platonicienne, principalement développée dans *La République*, est un des premiers exemples de réflexion philosophique systématique sur une cité idéale. Platon y explore les principes fondamentaux d'une organisation politique juste, où chaque individu trouve sa place et où la vérité et la justice dominent les relations sociales. Cette utopie, bien que théorique, est profondément liée à la quête de la vérité et de l'harmonie dans l'âme humaine.

Platon élabore sa conception de la cité idéale en réponse à la crise des cités-États grecques de son époque, marquées par des conflits internes, la corruption et des pratiques démocratiques qu'il juge défaillantes. Pour Platon, la cité n'est pas seulement un lieu de vie collective, mais une organisation morale et politique qui reflète les structures de l'âme humaine. La cité devient alors une métaphore pour comprendre l'ordre intérieur de l'individu et, inversement, les principes universels de justice.

La cité est conçue comme reflet de l'âme humaine. Platon établit une analogie entre les trois parties de l'âme (raison, cœur/volonté, appétit) et les trois classes sociales de la cité :

- Les gouvernants (la raison) : philosophes-rois, garants de la vérité et de la justice.
- Les guerriers (le cœur/volonté) : protecteurs de la cité, animés par le courage.
- Les producteurs (l'appétit) : travailleurs, artisans, agriculteurs, qui assurent les besoins matériels.

Pour Platon, une cité est juste lorsque chaque classe remplit son rôle sans empiéter sur celui des autres, sous la direction de la raison.

Dans *La République*, Platon conçoit une cité idéale qui repose sur plusieurs principes clés :

a) Le principe de justice. La justice, pour Platon, est définie comme l'harmonie entre les parties. Dans la cité, cela signifie que chaque classe sociale doit accomplir sa fonction propre sans interférer dans les tâches des autres. Ce principe est aussi appliqué à l'individu : une âme juste est celle où la raison domine les appétits par l'intermédiaire de la volonté.

b) La classe des philosophes-rois. Platon affirme que la cité ne peut être gouvernée avec sagesse et justice que si ceux qui détiennent le pouvoir sont des philosophes, c'est-à-dire des individus ayant atteint la connaissance des idées, en particulier l'idée du Bien. Les philosophes-rois sont éduqués selon un programme rigoureux pour développer leur capacité à contempler les vérités universelles et guider la cité vers le bien commun.

c) L'abolition de la propriété privée et de la famille pour les classes dirigeantes. Pour éviter les conflits d'intérêts et les luttes de pouvoir, Platon propose que les philosophes et les guerriers vivent en communauté, sans propriété privée ni famille individuelle. Cette organisation vise à garantir leur dévouement exclusif à l'intérêt général.

d) Le rôle de l'éducation. L'éducation joue un rôle central dans *La République*. Platon décrit un système éducatif strict visant à développer chez les citoyens les qualités nécessaires pour remplir leur fonction dans la cité. L'éducation des philosophes-rois est particulièrement approfondie et culmine dans la contemplation de l'idée du Bien, la vérité ultime qui guide toute action juste.



## L'utopie platonicienne et la critique de la démocratie

Platon critique ouvertement la démocratie athénienne, qu'il considère comme une forme de gouvernement dominée par l'ignorance et les passions populaires. Dans *La République*, il décrit la démocratie comme une étape dégénérée où les citoyens, obsédés par leurs désirs individuels, rejettent l'autorité et conduisent la cité au chaos. L'utopie platonicienne peut donc être lue comme une réponse à ces défauts perçus. En plaçant la raison et la connaissance au sommet de la hiérarchie, Platon propose un modèle où la cité est gouvernée non par la volonté populaire, mais par une élite éclairée.

L'utopie platonicienne n'est pas seulement une vision politique ; elle est avant tout un exercice philosophique visant à explorer les conditions d'une vie juste et harmonieuse. Elle montre comment l'organisation de la cité peut refléter les principes universels de la vérité et du bien. Toutefois, en plaçant la philosophie au sommet de l'ordre social, Platon laisse ouverte la question de savoir si cette quête de la perfection politique peut réellement s'incarner dans le monde humain, ou si elle reste à jamais une idée régulatrice, un idéal impossible à atteindre.

## Critiques et héritages de l'utopie platonicienne

Bien que l'utopie platonicienne soit une référence majeure en philosophie politique, elle a suscité de nombreuses critiques :

- Un système élitiste : La concentration du pouvoir entre les mains des philosophes-rois soulève la question de la légitimité démocratique et du risque de dérive autoritaire.
- Une vision statique de la société : Platon conçoit une société rigoureusement ordonnée, où la mobilité sociale est limitée et les rôles sont fixés par nature ou par éducation.
- Le sacrifice de l'individu à la collectivité : L'abolition de la propriété privée et de la famille dans les classes dirigeantes est perçue comme une négation des libertés individuelles.

Malgré ces critiques, *La République* reste une œuvre fondamentale pour comprendre la tension entre idéalisme et réalisme en philosophie politique. L'utopie platonicienne inspire des réflexions sur la justice, le pouvoir, l'éducation et la vérité, tout en posant les bases de nombreuses théories politiques ultérieures, notamment les idéaux totalisants des Lumières ou les utopies modernes comme celles de Thomas More ou Campanella.

## Bibliographie

- Aristote, *Rhétorique*
- Aristote, *Politiques*
- de Romilly, Jacqueline, *Les Grands Sophistes dans l'Athènes de Périclès*, Paris, Fallois, 2004.
- Platon, *Gorgias*
- Platon, *Philèbe*
- Servier, Jean, *Histoire de l'utopie*, Paris, Gallimard, 1967 et 1991.